

Transcription d'entretien

Mireille Gagné

Julien Defraeye, chercheur principal

Mireille Gagné, autrice du *Lièvre d'Amérique* (2020)

8 novembre 2023

Québec, Québec

Julien Defraeye : Bonjour Mireille Gagné.

Mireille Gagné : Bonjour.

JD : On se retrouve chez vous aujourd'hui à Québec. Merci de nous accueillir, c'est très gentil de votre part. On va s'entretenir aujourd'hui sur la chasse, sur l'animalité, sur les rapports de prédation tels que vous les écrivez dans ce roman, *Le lièvre d'Amérique*, qui est paru aux éditions La Peuplade en 2020. Est-ce que, en quelques mots, peut-être, vous pouvez nous résumer ce roman-là ?

MG : Oui, ben, c'est l'histoire de Diane, une femme *workaholic* qui subit une opération génétique mystérieuse dans le but d'améliorer sa performance au travail et dans toutes les sphères de sa vie. Puis l'opération, évidemment, ne se déroule pas telle que prévue. Puis, Diane tombe dans une quête de retrouver sa véritable nature, puis de retrouver la liberté qu'elle avait cachée à l'intérieur d'elle-même, enseveli sous le travail et le workaholisme. Voilà.

JD : Alors, peut-être une première question-là : ce prénom, Diane, j'imagine qui c'est pas anodin-là ?

MG : Ben non, tout à fait. C'est Diane, la déesse de la chasse. Donc, depuis le début, en fait, mon personnage s'est appelé Diane. J'avais fait beaucoup de recherches là-dessus, puis c'était vraiment évident que c'était le prénom de prédilection. Puis aussi, le mot « ADN » dans Diane, et étonnamment, je ne l'avais pas moi-même capté quand j'ai écrit le livre, c'est dans les cercles de lecture que les gens avaient remarqué que Eugène avait le mot « gène » et que Diane avait le mot « ADN ». Franchement, je me suis dit, mais comment c'est possible avoir tombé avec ? Je ne sais pas si c'est mon inconscient ou c'est vraiment un pur hasard, mais c'est assez génial ! Que sans ma compréhension sans une volonté propre je suis arrivé avec les deux noms de ces personnages-là. Parce que Diane, il était plus réfléchi. Eugène, c'était tout à fait un autre prénom que j'avais utilisé, le deuxième personnage de mon roman, c'est mon oncle qui s'appelle Eugène. Puis après lui avoir rendu visite, j'avais plein de questions à lui poser sur les vents à l'Isle-aux-Grues, les courants

marins, puis tout ça. Je suis sortie de chez lui, puis j'ai dit, « ah, ben, mon personnage va s'appeler Eugène » fait que ça a donné que vraiment un drôle de hasard mais vraiment très symbolique et très intéressant.

JD : Oui, j'avais repéré Eugène, j'avais vu le gène, j'avais pas vu « l'ADN » dans Diane, par contre, c'est une lecture très très fine de l'onomastique de vos personnages. Alors on en avait parlé un petit peu juste avant l'entretien. Mais moi, le titre—quand j'ai vu le titre *Le lièvre d'Amérique*, ça m'a fait tout de suite penser à un autre grand récit de chasse qui est *L'élan d'Amérique* d'André Langevin qui est paru en 1972 et qui est un petit peu, voilà, dans le domaine qui m'intéresse, c'est un petit peu le premier grand récit de chasse où on a ce guide québécois qui va guider Mr. Peabody, donc l'américain riche qui veut poursuivre la bête mythique, là, trouver cette bête mythique, cet orignal mythique. Est-ce que ça c'est un texte qui vous a influencé ?

MG : Mais étonnamment, je n'ai pas lu ce texte-là. Je suis très instinctif, je pense, dans les choix de titres, mais j'adore les récits sur la chasse et je vais certainement le lire dès votre départ. Je suis un peu compulsée sur la lecture mais je sais pas pourquoi je suis pas tombée là-dessus. Pourtant, je lis majoritairement de la littérature québécoise, mais je lis beaucoup de la littérature actuelle, donc, c'est peut-être une des raisons pour lesquelles je ne l'ai pas lu, mais pourtant d'habitude je fais quand même une recherche. J'essaie de lire entourant ça, mais peut-être parce que *Le lièvre de l'Amérique*, c'est pas nécessairement un livre qui porte sur la chasse. Donc, c'est peut-être pas été dans mon corpus, mais je vais le lire avec grand intérêt.

JD : Ouais, on ne peut pas tout lire, hein, ça c'est impossible. Est-ce qu'il y a d'autres textes qui vous ont influencé dans l'écriture de ce roman-là? Alors, je pensais presque comme un cliché-là, mais je pensais à *La Métamorphose* de Kafka.

MG : Tout à fait, oui.

JD : Est-ce qu'il y a des textes qui vous ont influencé? Ben pas *L'élan d'Amérique*, mais d'autres ?

MG : Ben, c'est drôle quand j'écris, je suis vraiment un processus de fermeture de lecture, donc je lis vraiment très peu, donc c'est rare que je vais lire un livre, et je vais me dire, OK, je vais m'inspirer de tout ça. C'est souvent une idée qui va m'apparaître comme ça, un événement de vie. Que je vais vivre ensuite, je vais procéder à beaucoup de lecture entourant le sujet. Mais pour *Le lièvre d'Amérique*, tu sais, c'est clair qu'il y a des lectures qui sont marquantes dans mon passé, mais pas nécessairement qui ont déclenché l'écriture du *Lièvre d'Amérique*. J'ai lu beaucoup Carlos Castaneda, donc, c'est toute cette transformation-là. C'est vraiment quelque chose qui m'intéresse. Puis j'ai lu ça quand j'étais ado, donc c'est après le coup, quand j'ai justement analysé mes références ou ce qui m'avait vraiment inspiré. Je pense que Carlos Castaneda en faisait partie. Le premier livre que ma mère m'a donné, c'est *Jonathan Livingston le goéland*. Donc, dans ma tête, c'était automatique que l'animalité ou le transhumanisme, en tout cas, l'animalité—elle est présente dans mon écriture. C'est vraiment à rebours après ça que j'ai analysé ça, c'est le premier livre, on se rappelle, c'est un goéland qui parle, qui veut améliorer sa performance, il y a vraiment beaucoup de liens avec tout ça. Puis étonnamment aussi, il y a beaucoup de Monsieur/Madame, j'ai des enfants, on s'en est parlé. Les Monsieur/Madame après le coup, ma plus jeune adore ça. Puis je me suis rendu compte que j'ai quand même puisé beaucoup de choses intéressantes dans ces livres-là, parce que c'est un caractère, mettons, mais c'est Monsieur Rapide, Madame Rapide ou des trucs comme ça,

donc on dirait que je sais pas comment c'est possible, mais quand j'en lis après je me rends compte qu'il y a beaucoup de symbolisme que je vais aller chercher dans ces livres-là. Fait que, tu sais, quand j'analyse un peu, c'est drôle-là, c'est un peu mélangé mais à travers tout mon cheminement, j'ai lu beaucoup de contes et légendes, beaucoup de contes de Grimm. Je me rappelle—j'étais très jeune, je les lisais, donc effectivement des animaux qui parlent, pour moi, ça a toujours fait partie de mon imaginaire créatif. Puis c'est une bonne manière d'utiliser la fable, on l'a décrit comme une fable animalière néolibérale parce que justement, tu sais, il y a un enseignement derrière ça, il y a une prise de conscience que je veux que le lecteur ait après la lecture de ce livre-là. Un peu comme dans les contes, qu'il y a toujours une petite morale à la fin, mais c'est un peu la même chose. Je pense que c'est un peu ce qui a construit à travers les années, *Le livre d'Amérique*, vraiment.

JD : Oui, très bien. Alors, vous venez de dire que ce n'est peut-être pas un récit de chasse, *Le lièvre d'Amérique*.

MG : Oui, mais ouais.

JD : On touche à la chasse mais c'est pas vraiment un récit de chasse en lui-même. Comment est-ce qu'on en est arrivé là au rapport de prédation ? On sait que c'est quelque chose qui vous suit dans nombreux romans, dans vos recueils de poésie également. Pourquoi est-ce que ça vous intéresse tellement, ces rapports de prédation, cette chasse ou non ?

MG : Ouais. Le rapport avec la proie-prédateur, je pense que sincèrement, la première nouvelle que j'ai écrite, c'est une nouvelle, vraiment de chasse, c'est un jeune garçon qui se transforme en oie pour rejoindre son père qui est justement un guide de chasse. Ça raconte un peu mon passé. Mon père est un guide de chasse, donc il partait à la chasse. Puis il guidait sept jours sur sept, donc nous, on ne le voyait pas tout l'automne qu'on s'ennuyait vraiment de notre père parce qu'on a déménagé. Je suis née à l'Île-aux-Grues mais on a déménagé dans la petite enfance parce que ma mère était professeure là-bas, puis elle nous a enseigné de première à quatrième année. Clairement ce n'était pas la meilleure option. Et dès qu'on est déménagé en face à Montmagny, mais mon père, lui, il est resté comme guide de chasse à l'Île aux Oies, puis c'est ça il travaillait la semaine, on le voyait la fin de semaine. L'hiver, il est à la maison, mais c'est toute cette notion d'ennui-là, que j'ai commencé à travailler dans le fond avec la chasse. Dans l'histoire, dans le fond, c'est le garçon, il se transforme en oie, puis finalement c'est son père qui le tire. Fait que parce qu'il est à la chasse, mais il ne le voit pas, puis c'est tout l'ennui à travers ça. On dit souvent dans il y a certains auteurs qui disent que le premier texte va être représentatif de ce que l'auteur va écrire plus tard. Mais j'ai l'impression que c'est vraiment très instinctif. Mais ce rapport-là de proie-prédateur était déjà présent dans cette relation-là de mon père qui était lui, je le considérais comme un prédateur avec les animaux et le cœur de la petite fille qui voyait les animaux mourir sous sa main. Mais je les mangeais. Puis tout ça, il y a quand même tout ça, puis c'est beaucoup la relation aussi avec les humains. Je pense que je suis quelqu'un de très sensible. Je suis hypersensible. Donc ce rapport-là, je l'ai transposé, mettons la chasse transposée sur les relations humaines. Puis c'est ça, c'est à quel moment on devient une proie, puis on devient prédateur en tant qu'humain, on fait, on jongle avec ça dans tous nos cercles, dans le milieu de travail, dans la famille, peu importe, avec les amis. Donc cet équilibre-là : à quel moment on devient proie-prédateur d'accepter aussi ce rôle-là, un peu comme avec la chasse que on accepte la mort, c'est tout ça en fait qui s'est mêlé. Mais je sais que ça a un très grand lien avec mon père qui était central là-dedans de nous montrer, de nous montrer à chasser aussi, puis

d'apprendre à vivre avec la mort. Mon père est décédé, donc ça fait dix ans. Le premier recueil de poésie que j'ai écrit, c'était sur la mort de mon père à venir, mais il n'était pas mourant, mon père, à ce moment-là. Il y a tout ce processus de se préparer dans le fond à la mort entourant. Je pense que c'est ce qui m'a intéressé dans le rapport de la proie versus le prédateur. Puis on le sait, tu sais, on peut passer de l'un à l'autre vraiment rapidement, puis on n'en est pas souvent fiers, mais tout le monde le fait, hein, fait que c'est ça. C'est mon premier recueil de poésie, parlait justement de la mort de mon père, mais après j'ai fait vraiment un livre, recueil de poésie, c'est *Les hommes sont des chevreuils qui ne s'appartiennent pas*. Puis c'est vraiment sur le rapport proie-prédateur. Tu sais, après ça j'analysais dans le fond tous les différents écrits que j'ai faits, puis il y a toujours des facettes de la proie et du prédateur que j'analyse différemment. Dans *Le lièvre*, on en a une facette, dans *Les hommes sont des chevreuils* aussi, dans la première nouvelle aussi. Donc, c'est vraiment la complexité du rapport humain, je pense, qui s'explique par ça. Puis je trouve ça absolument fascinant de faire justement le parallèle avec la chasse. Avec aussi l'animalité : à quel moment on est animal ? On est humain mais on est des animaux aussi. Puis comment on rentre dans cet écosystème-là qui souffre en ce moment ? Donc, est-ce que c'est le fait de se sentir plus animal ? On n'est plus alerte de notre environnement ? Donc c'est toutes ces questions-là. Je trouve ça vraiment intéressant à creuser.

JD : Ouais. Pour revenir sur la figure paternelle, vous venez de dire que vous voyez votre père comme un prédateur face aux animaux. Est-ce qu'être chasseur c'est être prédateur ?

MG : Bah, tout à fait oui. Ben, en fait, c'est être prédateur, tu sais, je suis allé plusieurs fois à la chasse. À chaque fois, tu sais, l'animal ne meurt pas nécessairement sur le coup avec la balle. Donc, il y a une distance quand on tue avec un fusil. On est vraiment content quand on réussit notre coup puis que la bête est morte parce qu'on n'a pas l'acte de proximité à faire. Si l'oie par exemple (je vais à la chasse à l'oie ; je ne vais pas à la chasse au chevreuil, à l'orignal). Donc, on doit tuer la bête. Après on doit le casser le cou, tu sais, puis il y a une nouvelle que je raconte, tu sais, puis c'est la première fois où j'ai tué, où j'ai tué une oie. Je n'ai pas été capable d'y casser le cou. Tu sais, je l'ai étouffée, c'était vraiment pire. Tu sais, je pleurais, puis j'avais mon père qui criait en arrière « casses-y le cou ! » et je n'étais pas capable. Puis j'ai étouffé l'oie, tu sais, ce moment-là. Il y a comme un échange entre moi puis la bête, tu sais, c'est comme une sensation de soumission. Je me suis vraiment sentie prédateur, puis c'est vraiment à ce moment-là que la porte s'est ouverte. J'ai dit, ok, tu sais, ce n'est pas juste ce moment-là qu'on est prédateur, qu'on va à l'épicerie puis qu'on achète notre viande emballée sous vide. On est prédateur, la même chose, c'est qu'on n'a pas procédé à l'acte. Puis justement, c'est fondamentalement intéressant de procéder à l'acte, puis de comprendre c'est quoi la mort, vraiment d'être confronté à ça. Il y a une valeur qui émane de tout ça, c'est vraiment important. J'ai gardé absolument toutes les parties de cette oie-là, de cette première oie, je m'en rappelle. Et puis j'ai vraiment eu une attention par rapport à ça, c'était vraiment important, tu sais, les oies sont encore dans mon entrée-là. Je les montrerai plus tard, c'est les ailes d'oie, c'est ça fait que tu sais d'avoir cette prise de conscience qu'on peut être des prédateurs, c'est vraiment important. Puis toutes les relations sur terre sont basées là-dessus parce qu'on est des animaux avant tout, que quand on prend conscience de ça, puis qu'on se remet au centre, on se dit qu'il faut prendre conscience de notre environnement, puis des gestes, des paroles qu'on pose, qui peuvent abattre quelqu'un, ce n'est pas juste des actes physiques-là. Tu sais je ne suis pas quelqu'un de violent du tout là, mais c'est ça, c'est autant les paroles. Je pense qu'en passant par l'animalité, je

pense que j'arrive à passer le message aussi des relations humaines de transposer l'humain dans un animal, on vient, on comprend des rapports de force encore plus grands entre les humains. Je pense que c'est ce que j'essaie de faire le plus dans ma démarche.

JD : Alors, pour revenir sur ce roman-là, parmi toute la diversité du royaume animal, le personnage de Diane va choisir le lièvre d'Amérique, c'est un choix anodin ? Pourquoi le lièvre d'Amérique ?

MG : C'est une drôle d'histoire, en fait. Vraiment le point initial de l'écriture du *Lièvre d'Amérique*, c'est que j'ai eu un épisode de zona. Donc, j'étais trop stressée, j'étais en arrêt de travail pendant deux semaines. J'étais hautement médicamentée avec des anti-douleurs neurologiques, je ne pouvais pas conduire là vraiment. Puis je me rappelle, je venais d'écouter la série *Black Mirror*, je me suis mis derrière mon ordinateur puis je disais « quels animaux dorment le moins sur terre ? ». Puis il y avait la girafe étonnement je me suis dit, ça pourrait vraiment être drôle. De se dire que le lièvre aurait pu être la girafe d'Afrique, je ne sais pas. Mais donc, je suis tombé sur le lièvre d'Amérique, puis ça a tout de suite une résonance en moi pour différentes raisons par rapport au comportement du lièvre, par rapport au proie-prédateur, donc le lièvre est une proie vraiment facile, il peut figer sur place. Bon, il court vite et est capable quand même de se sauver. Mais il y a un comportement répétitif, donc il fait toujours les mêmes trajets. Des fois il ne mue pas au bon moment, il va avoir son pelage d'hiver au moment que c'est encore l'automne, il n'y a pas de neige. Ça fait vraiment une proie facile, donc je me disais que c'est vraiment intéressant de mixer ça justement avec la transformation de Diane, mon personnage. Puis je la plaçais dans une position de proie-prédateur. Puis il y avait aussi l'instinct de fuite que je trouvais intéressant avec ce personnage-là. Puis Diane, c'est comme construit automatiquement. Plus je lisais sur le documentaire animalier, c'est ça qui est intéressant, c'est que le documentaire animalier, dans le livre j'ai placé quand même plein de justement d'informations intéressantes et très factuelles sur le lièvre entrelacées pour justement faire la corrélation avec la transformation de Diane. Il y a un truc aussi intéressant que je n'ai pas trop dit là, mais à l'Isle-aux-Grues il n'y a plus de lièvres. Tu sais, on ne sait pas. Mon père m'a chassé le lièvre avant, quand j'étais plus jeune, puis un moment donné, les lièvres ont disparu. Est-ce qu'ils ont eu des parasites et que la population a été décimée ? On sait que les populations de lièvre fluctuent beaucoup, mais il n'y en a plus. Je trouvais ça vraiment intéressant comme parallèle avec, tu sais, l'extinction humaine potentielle donc d'aborder ça par en-dessous, là c'est vraiment des petits symboles que, peut-être moi-même, j'étais la seule à voir. Puis j'adore ça, construire par en-dessous. Tisser serré, plein de symboles à travers le roman que je pense que c'est un peu ça. Pourquoi le lièvre est soudainement apparu, comme je disais, c'est vraiment ça. Ça va être le lièvre, donc la modification génétique.

JD : C'est quelque chose d'intéressant aussi, c'est que souvent le récit de chasse—ou disons le récit qui parle de rapport de prédation—on prend souvent le côté du prédateur, c'est souvent le prédateur qui est protagoniste et toi, tu as choisi de mettre en récit la proie, c'est-à-dire la fragilité, la fébrilité, l'autre côté, en fait, de ce rapport-là. Est-ce que c'est un choix conscient, j'imagine ?

MG : Oui, tout à fait. Ben, tu sais, quand j'ai écrit le *Lièvre*, je voulais vraiment dénoncer le milieu du travail, le workaholisme, aussi tout ce que les femmes s'obligent, mais il y a beaucoup d'hommes aussi. Je ne veux pas juste être entièrement juste d'un côté, mais tout ce que les femmes s'obligent à réussir. Dans le fond, on s'oblige à réussir le travail, on s'oblige à réussir les enfants, la mère parfaite, cuisiner son pain, faire sa pâte à pizza, tu sais ? On veut tellement la perfection que je pense

que c'est ça que je voulais, c'était un sujet que je voulais aborder. Puis c'est le lièvre a plus autant à des femmes qu'à des hommes. Tu sais, j'ai étonnamment beaucoup de femmes françaises qui m'ont écrit pour me dire—parisiennes, tu sais—j'ai vraiment eu des connexions de Messenger de femmes qui vivaient ça, puis des femmes au Québec aussi, mais j'ai trouvé ça particulier, tu sais. Justement ce modèle de perfection-là qu'on doit faire, tu sais, je me suis dit que je pense que le lièvre était totalement approprié pour ça, puis d'utiliser d'aller chercher vraiment la proie, c'était justement... Ça se tissait vraiment bien dans ce fléau qu'est le workaholisme, mais il y a plein d'hommes qui sont workaholiques aussi. Je ne veux pas le nier non plus, c'est que je trouvais que ça faisait vraiment raisonner beaucoup de choses chez la femme—de vouloir tout réussir. Puis Diane, en se transformant en lièvre. Mais tu sais, ce n'est pas juste le côté de la proie. Je voulais que ce soit quand même équilibré ; je vais chercher quand même aussi le côté prédateur à travers ça parce que Diane a été jeune, est allée à la chasse avec son père aussi, donc elle a été prédatrice, elle aussi. Donc, même si elle n'aimait pas ça, elle essayait toujours de libérer les lièvres avec tout ça. Tu sais, j'essaie d'équilibrer ça, mais je pense que c'est important d'aborder le sujet. Puis je ne suis pas quelqu'un qui aborde de front les thématiques comme ça. Tu sais, je suis vraiment quelqu'un qui va créer une fiction—je ne suis pas dans l'auto-fiction-là vraiment—même s'il y a une grande part de réalisme là-dedans comme c'est vraiment basé sur un fait réel là que j'ai vécu du zona puis tout ça. Mais c'est ça, je suis quelqu'un qui va vraiment aller aborder un sujet par une histoire, comme ouvrir une porte, ouvrir une discussion. Tu sais, je ne voulais pas raconter mon histoire à moi. Je voulais vraiment aller vers quelque chose d'un peu plus onirique, quelque chose, une fable en fait, puis quelque chose qui amènerait à la réflexion. C'est un sujet lourd. Puis je voulais que ce soit quand même léger et qui ait le sens de la liberté là-dedans, que je n'aurais pas pu aller chercher si j'avais utilisé un style plus réel, en fait, c'est là que je trouve que l'équilibre avec le compte arrivait d'une manière intéressante. On s'en est parlé un peu avant, mais j'ai commencé à l'écrire un petit peu en science-fiction. Puis il y avait trop de réel dans la science-fiction. Puis ça me déplaisait. Je me suis dit, on dirait que je restreignais le lectorat. Je restreignais l'histoire en tant que telle qui avait besoin de vide, beaucoup pour raisonner puis vibrer, en fait, c'est pour ça que j'ai comme réadapté en cours de route mais c'est ça. Oui, j'aborde la proie, mais j'aborde aussi le prédateur de l'autre manière. Mais côté féminisme, là j'avais besoin d'aborder ce sujet-là.

JD : Puis c'est intéressant, tu parles beaucoup de la question des femmes, puis la perfection qu'elles s'imposent parce que le récit de chasse, au final, c'est souvent une affaire d'hommes.

MG : Tout à fait.

JD : Hein ? C'est souvent une affaire d'hommes. Puis là, on est dans un récit qui est doublement intéressant parce que tu prends le parti de la proie, mais tu prends aussi le parti d'un personnage féminin, donc là on a une double fragilité, en un sens que tu mets en récit, c'est ça ?

MG : Ouais, je pense que oui. Puis tu sais les récits de chasse, c'est souvent une relation père-fils. C'est un peu la même chose aussi, là, je réfléchis en même temps que je te parle, mais tu sais, il y a toute la notion de décevoir, aussi de déception du père.

JD : Ouais.

MG : C'est un peu ça aussi, tu sais, Diane, c'est qui qu'elle ne veut pas décevoir ? C'est elle-même. Dans le rapport de chasse c'est plus l'enfant qui ne veut pas décevoir le père qui veut avoir l'air dur,

tu sais, pour tuer l'animal puis tout ça. Tu sais, je pense que moi, j'apporte peut-être plus le côté, la sensibilité à ça. Il y a beaucoup de récits qui justement abordent ça. C'est vrai que c'est pas facile, tuer un animal. Mais c'est ça, c'est toute cette complexité-là. Mais je pense qu'il y a beaucoup aussi dans la relation, tu sais, on l'aborde pas beaucoup dans *Le lièvre d'Amérique*, mais tu sais des fois les personnage continue à vivre par après, c'est drôle hein, c'est comme si je leur ai créé un univers, puis ils vieillissent, ils interagissent, tu sais. J'aurais peut-être aimé vouloir justement aborder davantage la relation père-fille dans *Le lièvre*. Je l'aborde un peu, mais peut-être dans un autre livre, j'ai espoir un jour de faire un livre sur peut-être un recueil de nouvelles, sur les anecdotes de chasse que j'ai vécues. C'est très drôle, mais c'est ça. Je pense que c'est peut-être le sujet d'un autre livre par après.

JD : Si on revient sur la question du workaholisme que t'as évoqué juste avant, il y a certains des chapitres qui parlent de la vie de Diane avant l'opération et qui témoignent en quelque sorte d'un rythme complètement effréné de la vie contemporaine, de la vie active. On a des chapitres où—ou des petits, je ne sais pas si on les appelle des chapitres. C'est parfois que deux ou trois pages où on a aucun signe de ponctuation. On a les pensées de Diane sur près de deux ou trois pages sans aucun signe de ponctuation.

MG : Ouais, ouais.

JD : Est-ce que tu veux bien nous parler de ce format un petit peu particulier ?

MG : C'est drôle parce que j'ai rajouté cette partie-là vraiment à la fin. J'avais écrit les différentes parties ; j'avais tout entremêlé. Puis je me disais qu'il manque une certaine profondeur dans le livre par rapport à comment une femme—comment mon personnage peut vraiment en arriver à vouloir une transformation génétique, qu'est-ce qui l'a amenée ? Oui, on comprend son enfance, mais ce n'est pas assez douloureux, son enfance en tant que telle, juste pour subir une modification génétique, c'est toute la pression dans le fond que le personnage se met sur elle-même. Donc quand j'ai commencé à écrire ces chapitres-là, c'était comme évident que je voulais que ça ressemble au hamster qui se met à tourner dans notre roue quand on essaie de dormir. Tu sais, moi j'ai un cerveau assez hyperactif et des fois j'essaye de dormir mais les pensées abondent, puis je ne suis pas capable de les arrêter, puis tout ça. C'est un peu ça que je voulais faire. Je les ai beaucoup écrits, vraiment, à l'oral, donc tu sais pour ça, parce que c'est quand même pas simple d'écrire sans ponctuation. Je voulais que ça se tienne. Puis des mots, des fois, appartiennent à la phrase précédente et à la phrase suivante. Et il y avait vraiment un travail de langue qui était assez difficile dans le fond. Ça m'a pris plusieurs mois à en arriver à un équilibre intéressant, puis c'est ça. Je voulais vraiment que ça soit moi, mettons comme personnage, mais poussé à l'extrême, Qu'est ce qui me pousserait à subir la transformation génétique ? Puis c'est drôle parce que quand j'ai sorti ce livre là il y a plusieurs femmes qui m'ont dit « j'aimerais tellement avoir cette transformation-là ». Je me disais, je n'y avais même pas pensé, moi. C'est clair que c'est un désir de vouloir concilier toute ma vie, mais c'est aussi un point de rupture en mode de dire « je ne veux pas aller là », tu sais, il y a des femmes qui me parlaient, puis elles me disaient « moi j'irais là ». Je me disais « oh mon Dieu », tu sais. Je pense que c'est ça qui a plu dans le livre, c'est qu'il y a certaines personnes qui peut-être ont pris un pas de recul grâce au livre, il y en a d'autres qui ont envié ce pas d'avant là. Puis je me disais que c'est absolument horrifant, mais si je l'ai écrit, c'est que sûrement j'étais sur ce point-là de balancement entre aller vers l'avant ou aller vers le...

JD : Tu as ouvert la boîte de Pandore ?

MG : Exactement, c'est ça. Puis quand il y a certaines personnes qui m'ont dit ça, je me suis dit, « ah, mais c'est absolument fabuleux qu'un jour peut-être on pourrait se rendre là », tu sais.

JD : Fabuleux ou terrifiant ?

MG : Oh terrifiant, ouais, je sais. Mais c'est ça, c'est un ou l'autre, en fait, ouais.

JD : Je dirais plutôt terrifiant, mais oui effectivement. Alors dans un entretien que t'as accordé à Hannah Cornelus, tu as parlé aussi de ton processus d'écriture pour ce roman-là. Puis tu as dit que donc c'est assez intéressant le format parce qu'on est toujours par rapport à un jour J. Donc il y a le jour J de l'opération puis il y a des chapitres qui se passent après il y a des chapitres qui se passent avant, et tu racontes dans ton processus de création que tu as d'abord écrit tous les chapitres après, puis ensuite t'as écrit tous les chapitres avant puis après ça t'as écrit un petit peu ces chapitres « documentaires », je crois que tu les as qualifiés. Est-ce que tu peux nous parler un petit peu de ce processus-là ?

MG : Ben, quand j'ai eu l'idée du *Lièvre*, tu sais, moi, je ne savais pas si ça allait être une nouvelle. Franchement, j'ai commencé par, je me rappelle, j'ai appelé ma mère, puis j'ai dit « viens t'occuper des enfants ». J'ai une idée—toujours médicamentée on se rappellera. Le premier jet a été fait hautement médicamentée sur des antidouleurs neurologiques. Donc je me rappelle que j'ai écrit pendant une semaine 16 heures en ligne, donc j'ai vraiment écrit le premier jet du premier J + 1 mais c'est là où j'ai fait toutes mes recherches aussi. Puis là, j'ai écrit beaucoup de pages de science-fiction, puis à un moment donné, j'écrivais, j'écrivais, j'écrivais, j'imaginais un univers dans le fond où la modification génétique est possible, c'est à dire dans quelques années on est rendu là, on fait plein de choses avec les fruits, les légumes. Tu sais, la seule chose qui est difficile pour nous, c'est notre longévité. Puis le fait qu'on est capable de modifier une cellule en ce moment, mais pas plusieurs cellules. Donc moi, je me suis dit, lié avec un virus potentiellement, que ça pourrait se reproduire dans les différentes cellules. C'est un peu ça que j'avais comme idée. J'avais heureusement une voisine qui travaillait justement sur le ciseau moléculaire, la technique. On a eu des conversations absolument dangereuses et intéressantes sur le sujet, donc c'est un peu comme ça que je me suis alimentée là-dessus. Donc ça, j'ai commencé à créer. Un moment donné je suis tombée à J + 1, puis j'ai fait « ah okay, c'est là que ça commence ». J'ai jeté toutes les premières parties. J'ai commencé à J + 1 puis j'ai écrit J + 1, + 2, + 3. Puis je me suis rendu peut-être aux 3/4 du livre, puis j'ai arrêté là, puis je me suis dit « ah, okay, j'ai quelque chose là que je peux aller creuser davantage ». Puis on dirait que j'ai dû arrêter parce que je me disais qu'il faut que je construisse l'intérieur du personnage : pourquoi elle est arrivée là? Donc c'est là que je suis allée dans le passé. Naturellement, tu sais, ça s'est passé à l'Isle-aux-Grues, un endroit pour moi qui est vraiment comme un paradis terrestre où, tu sais, quand on habite sur une île, on est vraiment la proie de la nature. Parce que les marées, s'il vente trop, on ne peut pas traverser, il y a la migration des oies qui arrivent, on est témoins de tout ça, mais on en fait partie, mais on ne contrôle rien des forces de la nature, de l'érosion des berges. Tu sais, c'est vraiment de la beauté du paysage qui nous avale. Tu sais, on est témoins de toute cette force-là. Donc puis il y avait aussi l'effet de tranquillité dans une île qu'un cerveau en effervescence est plus difficile à alimenter. On se le cachera pas. C'était contrastant, j'habitais à Montréal, puis je trouvais ça difficile quand j'habitais à Montréal, c'est d'être si loin de la nature puis cette effervescence-là fait que cette dualité-là s'est imposée. Donc j'ai

commencé à écrire le passé, puis à un certain moment aussi j'étais rendu aux 3/4, j'ai décidé d'entremêler les parties, puis là je me suis dit « ah, tu sais, je tiens quelque chose d'intéressant », les documentaires animaliers, je me rappelle, c'est arrivé après justement avoir créé cette boucle-là je pense que la fin est arrivée mais il m'a manqué encore des bouts. J'avais comme un puzzle que j'étais en train de construire. Puis tu sais, le documentaire animalier, je me souviens à écouter sur YouTube des documentaires de chasse ou des messieurs chasseurs, là, tu sais, qui diffusent, c'était absolument fabuleux, là. J'ai passé, je suis à l'hôtel, puis j'étais pour mon travail, mais j'avais des journées tranquilles que je n'arrêtais pas. J'avais un gros écran dans ma chambre d'hôtel, puis j'écoutais des documentaires de chasse animaliers. Comment étendre ses pièges comme étendre ses pièges pour les lièvres, puis, tu sais, je me dis, mais ces gens-là, ils filment tout là tu sais comment ils attrapent le cri, tu sais, j'ai tout vu en fait, si vous faites des recherches là c'est absolument fabuleux. Puis même à un moment donné, je suis tombé par hasard sur un aigle qui décide d'attraper une chèvre. Ça dure sur 10 minutes, c'est une caméra qui suit l'aigle à tête blanche, par exemple, qui essaie de... la chèvre qui se sauve. Puis c'est là que j'ai dit « ah ben il faut absolument que je mette ça dans le livre avec le lièvre », puis fait que, tu sais, je pense que c'est comme ça que ça s'est construit vraiment là, vraiment assez séparément sur quand même une longue période de temps, mais le premier jet du J + 1 c'est vraiment fait, c'est ça d'une manière assez intense là. Sur une période de deux semaines, là c'était vraiment, c'était des seize heures par jour. Je me rappelle, j'étais absorbée par l'histoire. Là, avec ma mère en arrière qui me disait « je te trouve fatiguée. Je ne pense pas que ça va t'aider dans ton zona. » Mais étonnement, ça a été assez libérateur pour moi d'écrire ça aussi, fait que c'est ça. Puis tu sais, c'est vraiment vers la fin. Comme je l'ai dit tantôt que j'ai rajouté les parties après là les J + 258 là, au contraire les J - 258 avant l'opération. Fait que c'est comme ça que ça s'est construit, c'est toujours drôle quand j'écris un livre parce qu'on dirait que le *puzzle* existe. Puis je n'ai pas tout accès à toutes les pièces, puis tu sais, c'est une période de chaos qui est insoutenable de vivre avec le chaos. Mais je continue, puis j'avance à un moment donné, je me disais, « tu sais, j'ai fini le casse-tête, il me reste trois ou quatre morceaux, tu sais, puis c'est un peu ce qui est arrivé avec le *Lièvre* à la fin. J'ai fini l'histoire. Puis j'ai cherché pendant des semaines la légende à la fin que j'ai rajoutée, puis je savais qu'il me manquait un morceau, je ne savais pas c'était quoi. Tu sais, j'ai commencé par faire des recherches sur Internet sur un archéologue qui a fait des fouilles archéologiques à l'Île aux Oies. Mon frère avait travaillé pour l'aider, puis lui a fait une thèse là fait que je cherchais sa thèse. J'essayais de trouver ça. Puis c'était intéressant de voir qu'il y a des habitants parce que cette île-là, comme était facilement cultivable, donc les premiers habitants se sont quand même construits sur cette île-là. Mais c'est en plein milieu du fleuve. Puis clairement, il y avait quand même beaucoup de difficultés, puis notamment les filles de la personne qui habitait sur cette île-là se sont fait kidnapper par des Iroquois qui ont monté le fleuve en canot pour se faire libérer des chefs qui avaient été capturés. Grosse histoire, tu sais que j'ai lu vraiment avec intérêt cette histoire-là. Puis je m'étais dit « il faut que je la place dans le roman, mais je sais pas, ça avait pas tant de sens tu sais. Puis justement, c'est en faisant ces recherches-là que je suis tombée sur la légende de Alanis Obomsawin sur les ondes de CBC. Mais là, j'ai eu gros down parce que je me suis dit dans le fond, j'ai écrit ce livre-là pour rien parce que cette légende-là parlait de tous les mêmes symboles que j'utilisais. Puis je ne la connaissais pas, je suis là, la lune, le lien, Nanabozo, les eaux du fleuve, tout ça. Puis j'étais là, j'ai pas d'histoire à raconter. Puis tu sais, j'ai vécu pendant plusieurs semaines dans ce néant-là. Tu sais, à un moment

donné, je me suis dit qu'on dirait que ça met en lumière le texte. Puis j'ai décidé de la conserver, mais j'ai vraiment eu un certain moment où je me suis dit « je pense que j'abandonne, là ».

JD : C'est la pire crainte de tous les auteurs, hein, si on finit le livre et l'histoire a déjà été écrite par quelqu'un d'autre.

MG : C'est épouvantable, mais c'est ça, fait que je l'ai comme réintégrée. Puis tu sais je trouvais que ça donne une profondeur, puis une lumière aussi dans le texte. Puis j'ai retravaillé quand même mon personnage d'Eugene pour que justement, il y ait une certaine dualité, un peu comme Nanabozo, donc tu sais, ce qui était peut-être moins dans la version originale. Donc voilà, c'est un peu le cheminement de l'écriture.

JD : Et pour continuer sur ce cheminement d'écriture, t'as aussi fait, tu l'as un petit peu évoqué avant, mais t'as fait des recherches quand même très, très poussées dans le domaine de la biotechnologie-là, du ciseau moléculaire et toutes ces choses-là auxquelles je ne connais absolument rien.

MG : Je me suis commandé sur eBay un kit de modification génétique qui n'est jamais arrivé par contre.

JD : Puis alors au final, dans les dernières étapes de l'écriture, t'as décidé... Alors je ne sais pas si c'est conjointement avec ton éditeur ou si c'est juste toi, mais de couper énormément dans toutes ces parties où on mettait en avant l'aspect scientifique. Est-ce qu'en quelque sorte il y a une incompatibilité entre mettre en récit l'animal, mettre en récit les rapports de prédation et une espèce de trop plein de sciences en quelque sorte ?

MG : Ben, je ne sais pas parce que moi je suis quelqu'un qui aime beaucoup la science, donc tous mes écrits sont toujours basés sur des recherches. Puis je mets beaucoup de sciences dans ce que je fais, c'est une manière pour moi d'apprendre, mais en même temps de partager ce que j'ai appris aussi. Tu sais, dans *Bois de Fer*, le recueil de poésie que j'ai fait par après, il y a beaucoup, beaucoup de données scientifiques justement par rapport aux arbres. Puis tu sais, je pense que ça fait partie de ma démarche. Je pense que l'équilibre était moins présent dans le livre en mettant de la science, je pense que je gagnais à garder ça un petit peu plus ouvert pour le lecteur, ça ouvrait mon lectorat aussi. Ça s'est fait vraiment au tout début que j'ai enlevé le scientifique. Tu sais vraiment, c'est comme si j'avais une balle de laine, puis je cherchais le premier fil, tu sais, puis j'analysais en écrivant, puis quand je suis tombée à J + 1, Ben ça tombait comme ça fait que j'avais pas besoin du côté scientifique non plus, tu sais, mais il y a quand même beaucoup de données scientifiques par rapport aux documentaires animaliers sur le lièvre. On en apprend davantage, mais on dirait que d'aller plus dans le côté scientifique, étonnamment ça a enlevé de la crédibilité au texte parce qu'il y avait comme un déséquilibre, puis ça devenait trop réel. Puis la fin perdait un peu parce que la fin. On peut la croire littérale, dans le fond, c'est que la femme se déshabille dans la forêt, puis elle reste humaine. Moi, quand je l'ai écrit à se transforme réellement en lièvre à la fin, tu sais. C'est drôle parce que j'ai 50/50 des lecteurs qui m'ont suivi. Puis 50% des lecteurs qui n'ont pas suivi. C'est drôle parce que dans les différents ateliers que j'ai faits, je constate, c'est toujours à peu près 50/50. On a vraiment 50% qui se dit « j'aurais jamais pensé que c'était vraiment vrai que la personne se transforme en lièvre. Ben voyons ». Puis des autres personnes qui se disent « mais ça se peut pas que... Fait que c'est vraiment très séparé 50/50. Fait qu'on dirait que ça enlevait toute l'approche

scientifique enlevait de la profondeur au texte fait que c'est vraiment dès le départ que j'ai enlevé cette partie-là.

JD : Alors on a évoqué justement la question de la productivité, la question du workaholisme, aussi. Et en parallèle de tout ça, il y a également la question du suicide. On apprend notamment dans un des chapitres que Diane allait suicider au moment où elle allait suicider dans son bureau. Au moment où sa collègue la surprend en quelque sorte, puis lui donne l'adresse du labo, lui donne une petite carte il me semble. Il y a l'adresse du labo. Est-ce que notre mode de vie professionnel suit aussi les codes de ce rapport de prédation qui est très présent dans ton œuvre ? Est-ce qu'en quelque sorte c'est soit on mange, soit on se fait manger ?

MG : Tout à fait.

JD : C'est aussi le même rapport qu'on trouve dans la vie professionnelle ?

MG : Ah ouais, moi je trouve que le monde professionnel, c'est drôle, j'ai écrit ça avant la COVID où les sphères de la vie se sont encore plus mélangées et fusionnées, où c'est vraiment difficile de vivre avec le travail qui prenait toute la place dans la maison tu sais physiquement si on n'avait pas encore des bureaux, c'était vraiment intense-là. Donc tu sais, malheureusement je trouve que le travail, c'est un milieu malsain. Moi je considère le workaholisme comme de l'alcoolisme. Si on peut les comparer. Moi je l'avoue, je suis une workaholique. Je le sais pertinemment, j'ai un sentiment de satisfaction quand j'ai fait *check* sur plein de choses dans ma journée, le néant me rend triste, mais je travaille là-dessus depuis longtemps, mais tu sais, quand j'ai pris conscience que le travail souvent peut être un milieu malsain et dangereux, c'est la responsabilité des gestionnaires, des autorités de créer un climat de travail bienveillant et protecteur pour des personnes comme moi qui sont workaholiques. Malheureusement, souvent c'est pas ça parce que c'est vraiment la culture du workaholisme est étendue à travers des organisations. Puis tu sais, c'est reconnu comme étant positif d'en faire plus, de ne pas marquer son temps supplémentaire. C'est comme encouragé de faire ça. Puis je trouve, c'est absolument malsain parce que y'a rien de bon qui va advenir de tout ça. Moi, j'ai eu du zona, puis après ça je suis tombée en burn-out après *Le lièvre*, tu sais, j'ai eu une période où j'ai été alitée trois mois à regarder mon arbre sur mon terrain, puis le sentiment qu'on ressent à ce moment-là, c'est que j'ai fait ça pour rien. Parce que la Terre continue à tourner. Puis tu sais, tout le monde est remplaçable, puis c'est tout ce climat-là dans le fond que je trouve qui est vraiment malsain. Puis je ne comprends pas pourquoi on valorise autant le workaholisme, on ne valorisera pas l'alcoolisme, c'est pas quelque chose de positif. Pourquoi le workaholisme, notre société actuelle valorise autant de clencher du travail, puis d'être productif, d'être performant en tout temps. Je ne comprends pas, je trouve que c'est vraiment malsain, puis les employeurs qui voient, mettons un workaholic devrait travailler pour l'aider, puis l'encadrer, puis donner un milieu de travail beaucoup plus sain que ce qu'il a.

JD : Ouais, et on promet en quelque sorte le workaholisme aussi de manière insidieuse aussi ? C'est peut-être ça. C'est un peu caché, disons devant les autres, on dit « non, non, faites vos heures, pensez à votre santé mentale ». C'est un mot qu'on retrouve beaucoup dans le milieu professionnel ces dernières années. Mais d'un autre côté quand même, on est toujours tiré vers cette question de la productivité, alors il y a un peu quelque chose de paradoxal dans ces deux approches.

MG : Tout à fait. Moi je trouve que présentement, on reste aux paroles. Puis on se valorise de ces paroles-là, mais on crée un climat complètement toxique. Puis je pense que c'est ce que *Le lièvre* a juste mis en lumière un peu. Puis tu sais, je pense que tout le monde a déjà vécu dans un milieu de vie toxique au travail. Puis il y en a vraiment partout. Tu sais, fait que je pense que c'est ça qui a résonné chez plusieurs personnes, puis je pense que, tu sais, on fait juste amorcer la discussion mais tu sais, pour quelqu'un comme moi, c'est extrêmement difficile d'être confronté à me donner plus de travail. Je vais faire « Ok, ok, c'est bon, je vais le faire, je vais le faire, je m'en occupe, je m'en occupe ». Je ne suis pas capable d'arrêter. C'est vraiment une addiction, le workaholisme, il faut travailler sur soi. Puis c'est la nature, j'ai plusieurs trucs : aller dans la nature, c'est important pour moi. Je tricote, tu sais, mais j'ai un cerveau qui a besoin de s'occuper aussi. Fait que tu sais, il faut vraiment que j'aie une certaine occupation ou toujours un projet en cours, sinon l'état de tristesse revient effectif. D'accepter justement de rien faire, c'est extrêmement difficile. Fait que Je pense qu'on aborde à peine ce sujet-là, puis la majorité des gens qui sont gestionnaires sont des workaholiques qui ne sont pas guéris là.

JD : Mais est-ce que c'est aussi quelque chose de naturel, ou est-ce qu'on est conditionné à justement vouloir tout le temps produire ? Je ne crois pas que ça soit quelque chose d'inné ?

MG : Non, non, moi je pense que, tu sais, on est, on est conditionné à ça parce que c'est comme ça qu'on reçoit de la valorisation, mais il faut trouver de la valorisation ailleurs, il faut la trouver dans des petites choses. Moi, je trouve que jardiner, justement, aller à la chasse, prendre le contact avec la nature, c'est tous des éléments qui me remplissent différemment. Mais c'est si simple de répondre à un courriel de plus, puis de faire « *check*, je l'ai fait », j'en fais un dernier, j'en fais, c'est cette satisfaction-là. On peut la trouver ailleurs, mais il faut faire la démarche de faire ça. Puis je trouve que le milieu du travail actuel—mais peut-être que ça va changer avec les nouvelles générations. Mettons, je travaille avec des plus jeunes. Tu sais, c'est clair eux autres que ça arrête à telle heure. Puis tu sais, la limite se fait naturellement, puis je me dis, « mais c'est quoi leur technique ? ». Moi n'y arrive pas, puis ça fait des années que je travaille là-dessus, tu sais. Mais enfin on a beaucoup à apprendre d'eux.

JD : Des nouvelles générations.

MG : C'est vrai.

JD : Ouais. Alors on en a un petit peu parlé avant mais t'as dit en entretien que tu t'es rendu compte dans tes recherches qu'il n'y avait plus de lièvres maintenant à l'Isle-aux-Grues. Justement ça donne une connotation un petit peu particulière à ton roman. Est-ce que ça t'a donné également à réfléchir par rapport à la question de notre destin en tant que société aussi ?

MG : Ouais. C'est drôle parce que quand j'ai écrit *Le lièvre*, il y a un moment donné où j'étais dans un des chapitres à l'Isle-aux-Grues, puis il y avait une porte grande ouverte sur justement l'humain en voie d'extinction, puis tout ça. Puis je me rappelle de m'être dit « Je pourrais y aller. Mais c'est pas la voix du lièvre », je l'ai refermé, c'est mon prochain roman qui aborde vraiment ce sujet-là de l'extinction, puis de comment l'humain a créé un monde qui est en train de l'avaloir. Puis si on continue comme ça, ça fonctionnera pas fait que, tu sais, je pense qu'il y avait ce message-là qui était vraiment en surface, puis j'aurais pu l'aborder dans *Le lièvre*, je voulais vraiment parler de liberté, c'est important pour moi de retrouver une liberté dans *Le lièvre*, c'était le message principal.

Puis je ne voulais pas aborder justement, je voulais pas m'évader dans d'autres endroits. Je pense que c'est le prochain livre-là qui est vraiment là-dessus. C'est drôle parce que quand j'écris je le sais, je me dis « ah ok, ce sujet-là, il va venir à un autre moment », puis je referme tout simplement la porte, puis j'attends de la réouvrir au moment où je vais être rendue mais c'est un peu ça là. Mais c'est intéressant comme symbole. Tu sais, c'était comme juste une prémisse au prochain roman, je pense.

JD : Et alors, pour continuer dans cette veine-là, est-ce que *Le lièvre d'Amérique*, c'est un roman qu'on pourrait qualifier de postapocalyptique, de dystopique ? En ce sens-là qu'il annonce une disparition, une extinction ? Peu importe ce que ça représente ?

MG : Je ne pense pas que c'était l'idée originale du *Lièvre*, quoi que, tu sais, si les gens se transforment en lièvre, il va y avoir une certaine disparition de cette humanité qui est malsaine. Tu sais, je pense qu'on peut dire ça dans le fond avec *Le lièvre*. On pourrait extrapoler pour dire ça, parce que moi, un de mes personnages se transforme, c'est Eugène dans le fond, il s'est transformé en lièvre. Puis Diane le rejoint à la fin du livre pour justement peut-être être plus libre et plus en phase avec la nature. Ouais.

JD : Alors ton style dans ce roman-là, il est beaucoup basé sur le fragment, sur des chapitres comme on en a parlé un petit peu avant, qui font rarement plus de deux ou trois pages. C'est très succinct. Est-ce que ça aussi, cette forme en quelque sorte, est un reflet de notre mode de vie contemporain où on est tout le temps poussé vers des tâches, de faire des tâches en même temps de faire des tâches très très courtes à répétition comme ça ? Est-ce que c'est aussi une question du format ?

MG : Le format est tellement important pour moi, que tu sais, c'est vraiment dans mes débuts de travail. J'ai vraiment une réflexion sur les narrateurs, sur le format que ça va prendre. Puis avec, tu sais, *Le lièvre d'Amérique*, j'ai vraiment eu la réflexion rapidement que ça devait être des chapitres assez courts, donc j'ai vraiment travaillé sur les chapitres les plus longs, les chapitres sur l'Isle-aux-Grues avec une rythmique qui est beaucoup plus longue et beaucoup plus étirée, mélodieuse avec plus de poésie. Tu sais, je ressentais les marées beaucoup quand j'écrivais ça. Les passages sans ponctuation, c'est clair, c'était vraiment le centre-ville de Montréal qui était effervescent, puis tout ça. Le vide en fait dans les chapitres après l'opération, tout le vide que cette femme ressent à la suite de l'opération, du moment qu'elle doit arrêter et ne rien faire, c'est un peu ce que je vivais avec mon zona que je devais absolument rien faire. J'étais absolument incapable. C'est dur pour moi, rien faire fait que j'avais tout ce vide qui prenait toute la place, que c'était douloureux, que c'est comme la première idée est arrivée là-dedans, fait que la forme avait vraiment une importance. Les documentaires animaliers très courts aussi. Puis tu sais, j'ai vraiment adoré ça parce que quand on est arrivé à la mise en page, les éditeurs ont eu l'idée de faire les entrepages noires de pelage à l'intérieur, ce n'est pas mon idée du tout. C'est La Peuplade qui sont vraiment géniaux quand on arrive là au travail éditorial, mais qu'on arrive aussi au *packaging* du livre, ils sont absolument fabuleux ils sont arrivés avec ça. Puis je me dis « mais c'est incroyable », on sait pas si c'est un mer, un pelage, le ciel, une tempête de neige, tout ça est possible à travers le visuel fait que j'ai vraiment trouvé ça super, puis ça donnait encore plus à l'idée, le concept derrière le livre, mais c'est clair que, tu sais, même en termes de narration dans le livre, c'est Diane est au « elle » au début elle redevient au « je » à un moment donné quand elle devient animale, elle redevient « elle ». Donc il y a eu tout ce travail de narration-là qui était vraiment important. Tu sais, je suis quelqu'un qui a vraiment besoin de

réfléchir, très cartésienne quand j'arrive à la structure d'un livre et pourtant très intuitive, quand dans le chaos, parce que je vis avec un chaos, je ne suis pas quelqu'un qui va écrire un livre d'avance dans le fond, qui a un plan et je me laisse vraiment porter par l'histoire. Souvent, je vais écrire peut-être la fin, le début, puis après ça je vais entrelacer. Je suis quelqu'un de très instinctif pour la gestion du chaos, mais très cartésienne et aussi pour toute la construction, il y a vraiment une réflexion derrière, c'est vraiment important pour moi, les narrations, la structure du livre en tant que tel, il y a vraiment une grosse réflexion là-dessus au départ là.

JD : Si on revient sur la question, sur le personnage de Diane en lui-même, alors tu nous racontes bien évidemment dans les parties après l'opération, tu nous racontes la métamorphose de ce personnage-là et c'est une métamorphose qui s'étale sur plusieurs jours, plusieurs semaines, même je crois peut-être plusieurs mois, donc y a beaucoup de changements. Il y a beaucoup de changements physiques qui lui arrivent. On parle de ses jambes qui deviennent plus puissantes, on parle de ses taches de rousseur naissantes sur le visage. On parle de sa vision qui devient de plus en plus précise, son odorat également. Tout ça se développe. Et tu parles en quelque sorte d'une « nouvelle naissance ». Je crois que tu utilises ce mot-là. Une nouvelle naissance pour cette protagoniste-là. Qu'est-ce que ça veut dire, devenir interspèce dans le cas de Diane, jouer au milieu entre l'humain et l'animal.

MG : Je pense, je l'ai un petit peu tout à l'heure, j'ai l'impression que la source de tout ça, c'est que je suis hypersensible. Puis j'ai toujours l'impression que, peut-être qu'en se transformant en animal, il y aurait un plus grand calme à l'intérieur de moi-même, est-ce que c'est moi qui n'est pas en phase avec ma société, je ne sais pas, pourtant j'adore la technologie, tu sais, c'est juste que c'est beaucoup trop effervescent pour moi, j'ai l'impression. Puis je n'ai pas de recul fait que je pense que cette nouvelle naissance-là, c'est vraiment de retrouver sa véritable nature. Je pense que c'est trop facile d'oublier notre animalité dans la société dans laquelle on vit, avec tout ce qu'on peut acheter sur Amazon Prime, que ça arrive le lendemain, c'est absolument absurde. Et moi-même je le fais, mais c'est absolument absurde de se dire que l'humanité est rendue là. Tu sais, c'est déshumanisant, c'est ça qui est drôle. On a le mot humanité, mais on est moins humain que ce qu'on a déjà été. Puis des fois, je trouve que les animaux ont des comportements que j'envie, plus humain.

JD : Plus humain que les humains.

MG : C'est ça ! Tu sais, je me dis, il y a comme quelque chose qu'on a franchi en tant qu'humanité qui est absolument désastreux. Puis je pense que c'est un peu ça que je voulais avec Diane, cette nouvelle naissance, c'est changer de peau, c'est vraiment de devenir, de retrouver son état de liberté. C'est un peu ce que j'envie. Tu sais, mon père était profondément libre, bien qu'il travaillait fort, il était guide de chasse sur l'île où il était né avec ses frères. Il faisait ce qu'il avait toujours voulu. Puis tu sais, quand il a pris sa retraite, il faisait juste ce qu'il voulait, tu sais, dans son environnement à lui. Aller pêcher, il avait ses spots de bleuets. Il y avait comme juste, puis on était à Montmagny, on habitait plus à l'île, mais c'était recréer son habitat. Un habitat que, tu sais, oui, j'en ai un moi, mais il est beaucoup moins dans la nature. J'ai mes jardins puis tout ça. Mais tu sais, on dirait que cette quête de territoire là est beaucoup plus petite quand on habite en ville. Puis tu sais, j'aspire à avoir un plus grand habitat, c'est naïf, mais je pense que c'est un peu ça qui transparaît dans *Le lièvre*, mais moi j'aimerais ça, aller habiter à l'île. Mais c'est complexe, c'est le traversier, l'avion. J'ai l'impression qu'à chaque fois, je m'en vais à l'île, c'est là mon véritable habitat. Je me dis, « ok, moi

c'est là que je veux vivre », mais c'est pas simple, tu sais, c'est pas si simple que ça, mais je pense que c'est un peu ce que je laissais transparaître à travers le livre, cette naissance-là, c'est moi qui veux revenir à l'île dans un état plus humaine, étonnamment parce qu'elle se transforme en lièvre, mais...

JD : Pour revenir sur la métamorphose, de la transformation de Diane. Il y a une scène qui est très intéressante et une scène qui valide en quelque sorte, j'ai l'impression cette transformation progressive : elle se réveille un matin, puis elle allume la télévision et elle tombe sur un documentaire animalier qu'elle regarde avec plaisir en quelque sorte jusqu'à ce qu'il y ait un renard qui arrive à l'écran et elle, elle fige complètement devant son écran incapable de détourner les yeux ou de penser à autre chose. Est-ce que c'est aussi un moment où elle prend conscience de sa fragilité ? Elle prend conscience de ce moment-là où elle devient une proie en quelque sorte ?

MG : Alors, je pense qu'elle devient à ce moment-là, je ne suis pas certaine qu'elle constate ce qui lui est arrivé. C'est une force. Je pense qu'il l'anime, qui l'a envahi complètement cette transformation-là. Puis je pense que la Diane stressée et workaholique disparaît sous le côté sauvage de l'animal qui réapparaît. Je ne suis pas certaine qu'elle est si consciente que ça, mais je pense que son corps lui dicte ça, tu sais. Puis cette scène-là, c'est un peu une critique, pas de notre société, mais qui existe des canaux à la télé et des émissions à la télé justement qu'on voit la nature, donc on écoute la nature à la place d'aller dans la nature. C'est absolument bizarre et fabuleux que quelqu'un un jour qui s'est dit « tiens, c'est un besoin, je vais créer une série ». C'est vrai que ça existe, tu sais, c'est pour les vélos stationnaires. Là c'est comme t'as l'impression et puis t'as le chemin qui avance devant ton écran.

JD : Et en même temps, on n'a pas un accès tous équitable à la nature, donc il faut trouver pour certaines personnes des manières de pallier à ce...

MG : Tout à fait. Je sais, mais ça c'est vraiment, c'est absolument aberrant et étrange et fabuleux en même temps. Je mets plains d'adjectifs complètement opposés. Mais qu'on ait eu cette réflexion-là, fait que Diane, je la mets devant justement ce documentaire-là. Ben aussi, quand elle va au Biodôme que c'est aussi le moment où ces instincts en fait que qui étaient complètement endormis reviennent. Puis c'est un peu ça aussi, tu sais, dans notre société, on a beaucoup de nos instincts, des comportements qu'on a hérités, qu'on a complètement occultés. Donc c'est un peu ça, c'est Diane, c'est comme si son instinct revenait tranquillement. Puis tu sais, l'instinct de fuir, l'instinct figé il y a tout ça qui est vraiment intéressant aussi, comme symbolique à analyser.

JD : Donc on a une espèce de double trame narrative quand dans ton roman où tu nous parles de la transformation de Diane, tu nous parles également de son adolescence. Tu reviens régulièrement là dans le passé, donc son passé, son adolescence à l'Isle-aux-Grues et un petit peu sur les origines en quelque sorte de son rapport à l'animalité, de son rapport à la prédation. Tu parles notamment de sa rencontre avec le personnage d'Eugène, donc qu'on a évoqué avant qui a le « gène » dans son nom et ce personnage d'Eugène, il va initier Diane à une pratique qui se rapproche du naturalisme et de l'ornithologie, ou peut-être tout simplement de l'observation de la faune et on parle à ce moment-là de la disparition des espèces. C'est une thématique qui est essentielle dans cette scène-là. Et aussi du fait que l'Isle-aux-Grues est un sanctuaire, est un espace de conservation. Est-ce que là on a, c'est ça, une conservation de la faune, une volonté de montrer un effort de conservation de la faune qui diverge de ce qu'on voit dans la trame présente.

MG : Ouais, c'est important parce que ce n'est pas pour rien que Diane veut revenir à l'état de lièvre, puis proie, mais en liberté à l'île. Puis tu sais, je pense que c'est Eugène, tu sais, qui pour lui la chasse... Il est très ambivalent comme personnage, donc tu sais, lui dans ma tête, il est autant proie que prédateur. Puis tu sais, pendant l'incendie, j'ai l'impression que c'est pas mal là que moi dans ma tête qu'il s'est transformé en lièvre, puis qui s'est qui s'est sauvé, il n'est pas mort en fait. Donc ouais, c'était vraiment important pour moi cet aspect-là de protection de l'environnement, je pense que sur l'île, t'as un territoire qui est vraiment très petit, t'as pas le choix d'en prendre soin. Tu sais, tu ne peux pas mettre tes poubelles à quelque part, c'est tellement petit. Puis tu sais, je pense qu'il y a un respect de cette île-là que je ne suis pas certaine qu'on a partout. Il y a une certaine fierté aussi des habitants de l'île. Je pense que j'essayais de mélanger ça aussi. C'est vrai qu'il y a plein d'espèces qui sont répertoriées sur cette île-là, puis il y a plein d'ornithologues qui viennent voir les oiseaux et la migration des oies blanches. C'est assez impressionnant. Puis tout ça, tu sais, puis t'as plein de battures là tu sais, c'est des kilomètres de battures avec de la faune puis de la flore. Tu sais, c'est absolument magnifique et tu sais, il y a des endroits où on retrouve pas du tout de ces plantes-là beaucoup ailleurs, tu sais, je pense que c'est ça, c'est la conservation. Et puis je pense aussi, on pourrait étirer ça en se disant, tu sais, qu'elle revient à l'île justement pour protéger cette certaine partie d'humanité fait que je pense qu'il y a ça derrière, même si ce n'est pas le message principal, il y avait vraiment tout ce constat que l'humain ben ça ne va vraiment pas bien si on continue comme ça, on est en train de nous-mêmes s'éteindre.

JD : Et dans leur pratique de l'ornithologie ou de l'observation de la faune, Diane et Eugène, il y a une scène qui est particulièrement intéressante, c'est la scène où Eugène, progressivement, il va commencer un registre des espèces. Il va commencer donc à documenter toutes les espèces qu'ils observent, qui sont pour la plupart en voie de disparition sur l'île. Et la première photo qu'il va prendre dans son registre, c'est une photo, il sort son polaroid, j'imagine, puis il prend une photo de Diane.

MG : Ouais, ouais.

JD : Il prend une photo de Diane qui l'accompagne. Donc il sort la photo polaroid...

MG : C'est la première espèce, ça.

JD : ...et il note sur la photo polaroid « comment c'est ton nom? Diane. D-I-A-N-E ». Il note Diane et il glisse ça dans son registre des espèces en voie de disparition et alors là, je cite le texte c'est « Diane est officiellement en voie de disparition à ce moment-là ». Est-ce que c'est une condamnation en quelque sorte cette scène-là, ça y est, Diane est officiellement en voie de disparition et ça va conditionner le reste de sa vie, et de son animalité en quelque sorte ?

MG : C'est drôle, j'ai comme écrit cette partie-là après avoir découvert la légende. Donc tu sais, Eugène est devenu vraiment un passeur. Donc j'ai repris l'écriture du texte, puis je lui ai donné un rôle justement de messenger. Parce que Nanabozo, c'est quelqu'un qui apparaît, c'est un être qui apparaît sur Terre pour montrer le chemin. Donc c'est lui dans le fond, qui est apparu dans l'histoire pour montrer à Diane que sa véritable nature, c'est de rester à l'île. Puis il se passe des événements, puis tout ça, mais je pense qu'elle ne le comprend pas, elle ne l'assume pas, donc elle va vivre sa vie. Elle va devenir workaholique, puis tout ça. Donc il y a plusieurs moments, particulièrement cette scène-là, mais plusieurs autres scènes où il essaie de lui montrer, puis même une fois, tu sais quand il vient de disparaître, elle voit un lièvre qui essaie de lui montrer le chemin, elle prend pas le chemin. Ça ne

fonctionne pas et je pense qu'elle n'était pas prête à assumer ça, donc c'est vraiment tous ces moments-là que j'ai rajoutés vraiment par la fin. J'ai vraiment donné un rôle beaucoup plus de professeur de c'est quoi la véritable beauté de la vie ? C'est quoi sa véritable nature ? Donc je l'ai vraiment retissé par la suite, c'est drôle que tu le nommes, il n'était pas là au départ, tu sais, dans le fond il y a la relation, puis c'est ça. Tu sais, c'est quand j'ai découvert la légende, ce qui a donné toute la profondeur au texte par la suite, c'est d'aller rechercher les symboles, faire le focus puis de leur donner vraiment une présence plus profonde parce qu'Eugène, au départ, c'était quelqu'un de beaucoup moins ambivalent parce que des fois il est bête avec elle, des fois il est gentil, il n'est pas trop gentil, c'est ça. Il a ses propres démons, mais aussi il essaie de lui faire comprendre quelque chose, puis ça le fâche tu sais que Diane comprenne pas que lui, il veut vraiment rester sur cette île-là puis il doit la quitter. Fait qu'il y a toute cette relation-là entre les deux, mais effectivement c'était vraiment important par rapport à l'humanité ou l'animalité de Diane.

JD : Oui. Dans le rapport entre ces deux adolescents-là—Diane et Eugène—il y a un moment où ils vont se rapprocher. Ils vont se rapprocher jusqu'à presque s'embrasser à un moment. Et cette scène, vous la décrivez comme cet instant où le prédateur prend conscience de sa force ; la proie de sa faiblesse. Est-ce que vous pouvez nous expliquer ? Est-ce que là, dans les rapports hommes-femmes, que ce soit Diane et Eugène, mais est-ce qu'il y a aussi cette espèce de prédation qui est toujours autour de ça ?

MG : Ben oui, mais autant, tu sais, je ne veux pas dire que la femme est plus proie que l'homme. Je pense que c'est un rapport. On est tous proies et on est tous prédateurs à un moment ou un autre dans notre relation. Donc je pense que là, les rôles étaient comme ça, parce que je trouvais que c'était comme une belle prémisse que Diane va devenir une proie plus tard en devenant le lièvre, puis tout ça. Mais ça, je pense que c'est aussi de nous remettre dans l'écosystème-là, on est tous une proie ou un prédateur fait que je pense que ce n'est pas nécessairement une femme qui est une proie. Je pense que les hommes peuvent, les femmes peuvent être de grandes prédatrices aussi. Donc je pense que c'est ça que je voulais dire, mais tu sais, c'était le rapport entre la femme et l'homme là, mais je ne veux pas non plus mettre ça dans un carcan, tu sais, de dire que les femmes sont toujours des proies. C'était vraiment dans cette relation-là. Je pense que Diane, c'est quelque chose qu'elle voulait. Elle, je pense que c'est clair qu'elle aimait Eugène. Eugène était très ambivalent parce que, comme je disais, il voulait faire comprendre quelque chose qu'elle comprenait pas. Puis je pense qu'il était vraiment ailleurs. Il était déjà en train de se transformer parce que quelques heures plus tard, il disparaît, puis dans ma tête, il est transformé en lièvre. Donc je pense que sa transformation, son instinct était vraiment rendu très avancé dans chez lui. Donc voilà.

JD : Sur cette même question des rapports entre hommes et femmes, alors après l'opération, il y a une autre scène qu'on pourrait un peu comparer, qu'on pourrait rapprocher de cette scène entre Diane et Eugène, c'est la scène entre Diane et son patron après qu'elle rentre de son opération qu'elle est pas encore guérie, mais elle fait quand même le choix de retourner au travail. Et il y a son patron que vous décrivez avec un sourire d'hyène. Il y a son patron qui l'invite, ou plutôt qu'il la force entre guillemets, à aller au restaurant avec lui. Et Diane dit à ce moment-là qu'elle se sent prise au piège. Elle est vraiment prise au piège à ce moment-là, et dans le taxi il y a son patron qui la touche, qui lui met sa main sur sa cuisse, si je me rappelle bien. Et vous comparez cette scène-là à un fer chaud sur la peau d'une vache, comme s'il marquait son territoire, comme s'il marquait sa propriété. Est-ce qu'il y a quand même dans les rapports que vous présentez une violence certaine ?

MG : Ah oui. Mais tu sais, je pense qu'il y a plusieurs femmes, en fait, peut-être je ne sais même pas qu'il n'y a pas une femme qui n'a pas subi ça : une relation proie-prédateur dans laquelle, je pense que Diane, c'est ça que je voulais. C'est ce que j'avais aimé dans le comportement animalier du lièvre, c'est qu'il figeait. Donc je trouvais ça vraiment intéressant que certaines femmes dans certaines situations peuvent figer, donc c'est un peu ce que je voulais représenter avec Diane. Je pense que à un moment ou un autre de notre vie, on peut être confronté à ça. Tu sais, moi j'ai deux filles, en plus j'ai deux enfants, deux filles, c'est vraiment un sujet qui est important pour moi. De comment dire non, tu sais ? Puis particulièrement avec la vague de dénonciation avec *#MeToo*, tu sais, je trouve que j'avais besoin d'aller là. Moi, je ne suis quelqu'un qui est très frontal, je ne ferais jamais un livre explicitement là-dessus, ça va être vraiment tissé. Ça n'empêche pas que j'ai une opinion là-dessus puis que je veux participer à la conversation publique qu'on a, donc je pense que dans ce passage-là, c'est important pour moi de parler justement des frontières. Il y a certains hommes qui ne respectent pas les frontières des femmes. Puis un geste comme ça qui peut paraître anodin, peut vraiment marquer quelqu'un qui instinctivement est en position de choc, puis en position de figer et que c'est un peu ça, tu sais. Mais Diane, heureusement, le lièvre, il y a un instinct de fuite très fort. Fait que je pense que c'est ça, je voulais quand même garder ce côté-là. Tu sais, elle réussit à fuir, à repousser tout ça. Puis à se sauver. Mais je voulais quand même aborder ce sujet-là parce que, tu sais, dans le milieu du travail, c'est clair qu'il y a certaines femmes qui ont subi des relations avec des hommes pour justement grimper dans les échelons, puis tout ça. Puis je pense qu'en l'abordant de cette manière-là avec la transformation du lièvre, c'était comme y aller de côté, un peu sans être trop frontal, puis de braquer certains hommes, mettons qui liraient le livre, tu sais, je pense qu'il y avait ça aussi. Il y avait tout l'effet qu'elle se met à dégager des phéromones. Donc tu sais, au gym les gars qui se mettent à courir après, je trouvais ça assez hilarant. Mais tu sais. On en dégage tous des phéromones, juste qu'on ne les capte plus. Fait que les animaux les captent, les insectes aussi, qu'ils comprennent ce langage-là fait que je pense que je voulais aussi aborder ça, toutes ce côté intangible là qui se passe, mais à l'intérieur de soi, fait que c'est un peu ça. Tu sais, des fois je me dis que j'aimerais ça être frontal quand même, je suis pas faite comme ça, tu sais. C'est pas possible pour moi là fait que c'est ma manière à moi de contribuer à cette conversation-là, subtilement, mais j'y suis quand même.

JD : Et pour revenir sur cette scène au restaurant qui est drôle, mais pas drôle à la fois, parce qu'on aborde des sujets qui sont quand même très très sérieux. Quand ils arrivent au restaurant, il va commander deux choses. Il va commander sans même à vrai dire lui demander son avis.

MG : Ben oui, tout à fait.

JD : Il commande directement, puis je ne suis même pas sûr qu'il commande. Je crois qu'il connaît les serveurs, c'est ça ?

MG : Ouais, il lève la main.

JD : Il lève la main, et directement deux choses qui arrivent, c'est un steak, un steak bien rouge, bien saignant et un verre de vin rouge. Et là on a une symbolique qui est à peine cachée, c'est évidemment la chair et le sang. Et Diane, bien évidemment, après sa transformation, elle est incapable d'avaler la moindre bouchée ou de boire du vin. C'est incapable pour elle. Elle décide à ce moment-là de fuir le restaurant, de rentrer chez elle, et cetera. Est-ce que *Le lièvre d'Amérique*, à travers cette scène-là, c'est aussi une réflexion sur notre consommation de viande actuelle et notre rapport à la

consommation de viande ? On a évoqué juste avant le steak qu'on va acheter au supermarché qui est directement emballé sous cellophane, donc qui n'a plus rien à voir avec un animal auquel on a donné la mort. C'est vraiment un rapport à la mort qu'on a complètement aseptisé ces dernières générations, j'ai envie de dire. Est-ce qu'il y a une réflexion là-dessus sur l'alimentation carnée contemporaine dans *Le lièvre d'Amérique* ?

1:10:00

MG : Je pense que oui, vraiment, tu sais, mais moi j'ai été confronté à la chasse dès mon plus jeune âge. Je me souviens. Même, on était tellement petits qu'on n'arrivait pas à traîner à mettre les oies sur nos épaules, on les traînait sur les battures. Fait que puis mon père allait à la chasse, puis on voyait tout le temps. Tu sais, on était confronté à la mort. Je pense qu'il y a quelque chose de d'épouvantable qu'il y a beaucoup de gens refusent de voir, et pourtant, c'est quelque chose d'extraordinaire d'avoir accès à ça. Tu sais, là je ne parle pas, j'ai des amis végétariens, tu sais. Je sais, pour eux, c'est absolument impensable de tuer un animal, de tuer une bête. Mais pour les personnes, tu sais, qui mangent la viande, puis qui ont jamais été à la chasse. Tu sais, je trouve que c'est faux de dire que c'est violent. Puis tu sais, c'est absolument épouvantable que d'aller à la chasse. Il y a plein d'émotions qui vont arriver quand on va à la chasse. Il y a le fait d'être en unité avec la nature, de devoir lire la nature, de comprendre les vents, de comprendre tout ça. Il y a vraiment une lecture de l'environnement. Puis c'est une connaissance absolument fabuleuse. Si on dit lire un livre, on peut dire lire la nature. Mon père avait une lecture, mon père était analphabète, donc je ne sais pas s'il y avait un niveau de 2e année au primaire. Puis c'est drôle, je me suis rendu compte quand les filles ont commencé à apprendre à lire, puis à écrire, puis j'ai comme compris le niveau de littératie de mon père. Pourtant, il a lu mon premier livre avant de mourir, tu sais, mais quand même, il y a tout ça, cette lecture de l'environnement. Il y a aussi toute la communion entre la nature puis cet état, pas de soumission, mais cet état d'acceptation de la mort qu'on a beaucoup de difficultés à accepter en tant qu'humain. Je voyais dernièrement une nouvelle que génétiquement on est capable de modifier pour réinverser l'âge que vous avez. Ça c'est sorti il y a quelques jours. Il aurait réussi avec un rat à...

JD : À inverser le processus.

MG : À inverser le processus de vieillissement, j'ai dit « oh mon Dieu », mais c'est ça. Cette acceptation de la mort-là, je trouve que c'est une relation qui est vraiment intéressante, fait que oui, tu sais que manger de la viande dans un restaurant, tu sais, la grosse bête, la grosse pièce. Si on ne voit pas tout ce qui entoure cette opération-là, c'est clair que c'est désincarné. Mais tu sais, moi ce que je veux que les gens comprennent à travers la chasse, c'est qu'on a beaucoup à apprendre d'aller à la chasse. Tu sais, on devient, on redevient tellement petit et à notre place dans l'écosystème en étant en communion avec la nature, puis avec la chasse. Que c'est une expérience extraordinaire, tu sais, mais oui, il va toujours avoir des braconniers, puis des gens qui tuent les corneilles, puis qui en font des cimetières de corneille. J'en ai vu des choses à la chasse, c'était comme, « mais pourquoi ? ». Mais moi, j'ai eu un père qui m'a enseigné vraiment des valeurs. Tu vas choisir l'oie, tu tires jamais dans une base tu vas choisir ton oie si t'as des chances de la rater, tu ne la tueras pas, puis tu vas faire des efforts pour aller la chercher, puis tu laisseras pas souffrir un animal, il y a tout ça par rapport à la chasse, tu sais, des valeurs, puis tu sais si y en a pas beaucoup, tu vas en laisser aux autres aussi. Tu sais mon père, c'était vraiment sa manière de survivre avec sa famille sur l'île que la

chasse, la pêche. Donc tu sais c'est toutes ces valeurs-là qui donnent du sens à ce qu'on mange. Mais je mange de la viande, tu sais, puis c'est pas seulement de la viande que je tuerais parce que tu sais, je ne suis clairement pas survivaliste-là. Tu sais, je veux dire à habiter à Québec ?

JD : T'as pas le temps, j'imagine?

MG : C'est dur, de trouver le temps.

JD : De chasser toute la viande surtout. C'est tout ici.

MG : Mon, c'est ça. J'ai des grands jardins, puis tout ça. Mais tu sais vivre la chasse, là tu sais, c'est quasiment impensable, mais je trouve que c'est toute cette relation-là, je trouve qu'il y a des préjugés par rapport à la chasse, que c'est juste une affaire d'hommes, que—je cherche un adjectif—pas macabre là, mais tu sais que c'est violent puis tout ça. Mais il y a une très grande douceur dans la chasse. Oui, il y a un côté très violent, mais il y a aussi toute cette communion-là qui nous remet vraiment à notre place qu'on se dit « Ah ok, tu sais, c'est pour ça que je suis née sur Terre, tu sais, j'ai un rôle qui est pas ce que je vis, comme si j'étais une actrice d'un certain rôle en ce moment, notre véritable rôle, c'est pas ça ».

JD : Peut-être une dernière question : il y a un nouveau roman qui arrive bientôt, c'est *Frappabord* qui apparaîtra en janvier 2024, si je ne me trompe pas. Là on est en novembre 2023, donc dans à peine quelques mois. Dans ce roman-là, on est au Québec en 1942, ou du moins une partie de l'action se situe en 1942, en plein milieu de la Seconde Guerre mondiale. Il y a les gouvernements américains, les gouvernements britanniques et canadiens également qui essaient de mettre au point une arme bactériologique et cette arme va ressurgir des années plus tard. C'est bien ça le topo. Est-ce que tu peux nous en dire un mot, nous donner l'eau à la bouche ?

MG : Ben en fait, tu sais, c'est une histoire qui est puisée vraiment dans l'histoire du Québec, qui est un peu méconnue, en fait, pendant la Seconde Guerre mondiale, il a vraiment eu un laboratoire de guerre qui a été établi sur la Grosse-Île par les gouvernements canadiens. Ben tu sais le canadien, je pense qu'il avait pas tant de rôle que ça, je veux là-dedans, c'était vraiment les Américains et les Britanniques qui menaient le bal. Puis il y avait une usine pour faire de l'anthrax. Et puis ils travaillaient aussi pour des vaccins contre la peste bovine, parce qu'ils s'attendaient à ce que les Allemands, dans le fond, contaminent le bétail. Le Canada étant un grand fournisseur de bétail pour la guerre. Fait que l'histoire part de ça, depuis que je suis jeune, j'entendais parler des gens de l'Isle-aux-Grues qui travaillaient à la Grosse-Île, donc c'est toutes des hommes, des femmes qui habitaient soit à la Grosse-Île, soit l'Isle-aux-Grues parce que pendant le laboratoire de guerre, il y avait quand même des habitants sur l'île, mais ils n'ont pas fermé l'île complètement. Les habitants avaient quand même le droit d'habiter là. Puis ils avaient des rôles ces gens-là, ils devaient travailler aussi là-dedans. Puis tu sais, ils ont tous signé des contrats de confidentialité. Il y a très peu d'informations qui sont sorties. Moi, j'ai fait vraiment une grosse enquête auprès de personnes qui ont travaillé à la Grosse-Île. Qu'est-ce que leurs parents avaient vécu, puis tout ça, fait que c'est vraiment la prémisse, c'est vraiment basé sur un fait historique. Puis bien sûr, je ne suis pas capable de faire quelque chose. J'ai moins d'intérêt à faire quelque chose entièrement réaliste. J'ai tissé des trucs assez étranges par rapport aux insectes, par rapport aux frappabords, donc c'est la nature qui parle à travers la bouche d'un frappabord fait que c'est vraiment cette relation-là entre ce que l'humain est capable de faire le pire et la nature qui essaie de retrouver l'équilibre. Est-ce que les humains

entravent la nature ? Ben peut-être. Il y a vraiment un lien avec *Le lièvre*—on parle d'extinction, puis tout ça. Tu sais, je voyais que le chemin se traçait, mais pas nécessairement comme sujet principal, mais c'est comme si je travaillais en même temps un peu la réflexion du prochain qui est vraiment axé sur là-dessus fait que j'ai bien hâte.

JD : Écoute, on a hâte nous aussi de te lire dans quelques mois. Mireille Gagné, merci infiniment de nous avoir accueilli chez toi et de nous avoir livré cet entretien.

MG : Ah, ça me fait plaisir, merci.